

BEYROUTH INSIGHT

# Léa Sednaoui, sang pour cent

De la sculpture à la cuisine, de Running Horse à Chew Choose, de Londres à Beyrouth, en passant par LA, la consultante culinaire a l'art et le goût de bien faire les choses.

Carla HENOUD

C'est du haut de ses 23 ans, presque à la pointe des pieds, que Léa Sednaoui, alors fraîchement diplômée du Central Saint Martins College of Art and Design de Londres, avait eu le courage, certains y verront de l'audace, d'ouvrir en 2009 sa propre galerie de 300 m<sup>2</sup> baptisée « The Running Horse ». L'idée, venue spontanément, avait semblé une évidence pour cette artiste conceptuelle, de transformer son atelier de travail en galerie et d'y organiser l'exposition de l'artiste Sigrid Gloerfelt, baptisée *Somewhere... Elsewhere*. « Je produisais des sculptures en acier, tous mes amis étaient partis faire leur master à l'étranger. Je n'avais pas assez de connaissances pour évoluer dans mon domaine, pas assez de pièces à montrer, et j'avais... 23 ans, explique la jeune femme, le regard vif et clair. En une semaine, Running Horse est né. Du jour au lendemain, j'ai mis ma petite robe et je suis devenue galeriste. » Durant plusieurs années, elle fera son métier, appris sur le tas, avec rigueur et un bon choix d'artistes. « Ce qui était difficile, confie-t-elle, c'est que je n'y connaissais rien au business de l'art. Au bout de la troisième exposition, Alfred Tarazi m'a prise par la main et m'a expliqué le monde de l'art. »

Shows en solo, expositions, foires internationales, « nous avons été très bien reçus. L'aventure a commencé... Je me



Léa Sednaoui, plusieurs casquettes et autant de passion.

battais pour mettre en avant les talents émergents de la scène artistique locale dans les domaines de la peinture, de la sculpture, de la vidéo, des installations et performances ou encore du stylisme. C'était une expérience géniale. »

« J'aime ce qui est pointu »

Au bout de 5 ans, en décembre 2014, et dans une situation économique boiteuse, un peu par pudeur, beaucoup par conviction, elle choisit de fermer son espace, de troquer sa petite robe contre un jean et de re-

prendre la route. « Je sentais que ce n'était pas éthique de vendre des toiles alors que la réalité économique du pays était bien différente. » Elle se dit alors : « J'ai 28 ans, soit je déménage à Dubaï ou autre, pour continuer dans le même domaine, soit je reprends tout à zéro, professionnellement et personnellement. » Elle rêve de s'installer à LA, elle n'y fera que des arrêts répétés, et décide de se recycler et de faire un master en *branding* à Londres. Et comme elle aime la cuisine, elle suit des cours auprès d'Alain Ducasse.



Des recettes belles, bonnes et saines. Photos DR

Elle en revient impressionnée. « C'est là que j'ai réalisé qu'il ne s'agissait pas juste d'un chef, mais d'un *lifestyle* qui comprenait écoles, boutiques, livres et restaurants dans le monde. Et d'une image. » Son master décroché avec les honneurs, « j'ai foncé », poursuit-elle. Un an et demi en free-lance, et parce que « j'adore cuisiner », elle se spécialise naturellement dans le *branding* culinaire. Une façon de mettre en commun ses deux passions. « C'est pointu, et j'aime ce qui est pointu. » Elle devient ainsi consultante et pro-

pose conseils et stratégies à des entrepreneurs et des professionnels dans le domaine culinaire. Depuis un an, elle travaille sur un projet qui la fascine, un livre de recettes familiales de la famille Missoni. « Une manière d'ouvrir la porte de la maison au grand public et de l'inviter à leur table et dans leur intimité. » Elle rédige les recettes et joue en même temps le rôle de directrice artistique et de consultante culinaire. Louvage, « un défi, car les recettes sont typiquement italiennes », rédigé en anglais, et que l'on imagine déjà

beau et appétissant, sort en décembre 2018 aux éditions Assouline.

Mâcher et choisir

Outre les coulisses d'un livre, celles de restaurants à venir dont elle se charge du concept et des recettes, Léa Sednaoui s'amuse sérieusement sur son compte Instagram *chewchoose* (300 à ses débuts et aujourd'hui plus de 9 500 followers) et sur son blog *ChewChoose* ([www.youchewyouchoose.com/](http://www.youchewyouchoose.com/)) à proposer des recettes, à adapter selon son groupe sanguin, mettre en avant des ingrédients et encourager une alimentation saine et savoureuse. « J'ai toujours été intéressée par le bien manger. Depuis 2 ans, j'ai découvert la méthode de Peter J. D'Adamo, professeur en génétique, qui a poursuivi les recherches de son père. Il affirme que chaque groupe sanguin a une alimentation particulière qui lui sied. Je suis du groupe A, qui est végétarien. Quand j'ai adopté ce régime, moi qui étais une vraie carnivore, j'ai ressenti comme une aura autour de mon corps. Ça a permis de réguler toutes mes énergies et de mettre mes sens en éveil. » À travers les réseaux sociaux, D'Adamo découvre le travail de la blogeuse et demande à collaborer avec elle. Poster des photos sur leur compte Instagram, reproduire des recettes de leurs livres, créer des recettes originales en fonction des groupes sanguins, le travail la passionne et lui permet de comprendre, de créer, d'approfondir. ChewChoose, qui signifie mâcher et choisir, a trouvé son élan et un beau rythme de croisière. « J'ai développé un grand intérêt pour les photos alimentaires, pour les aliments et les produits. » Son objectif : « Mettre en avant leurs singularités, avec un côté artistique qui les rende attractifs et accessibles. Et promouvoir le bien-être et un retour aux sources. »

Le dernier post libanais, il y a quelques jours, de Léa Sednaoui avant son départ pour Londres et son brouillard s'est fait sous le signe de la *tabini*. Une des saveurs embarquées avec elle auprès de nombreux souvenirs gustatifs et autant d'émotions sucrées salées.

HOT(ON)LINE

## Et si j'étais elles ?

Carla HENOUD

Qui n'a pas rêvé d'avoir un corps de reine, une attitude de star et un regard langoureux, en toutes circonstances ? Être belle, séduisante, au naturel, à peine réveillée, pas encore brossée, en sortant trempée de la piscine, à la cuisine, au sport, en faisant le grand écart de la sourire, en portant son bébé qui pleure, également avec le sourire. Bref, reproduire les gestes de la vie quotidienne des stars, faire comme elles le font si bien, être et rester comme elles, sublimes, tellement parfaites tout le temps qu'elles en deviennent irréelles...

Celeste Barber, actrice australienne, épouse et mère, est devenue une « sensation sur internet ». En 2015, elle avait démarré ce qu'elle a baptisé *#celestechallengeaccepted*. Une série

de photos postées sur son blog et son compte Instagram, où elle se met en scène en prenant la pose des célébrités et des « gens riches ». En quelques mois, et avec un humour intelligent et une autodérision sans complexe, elle avait conquis 182 000 personnes. Aujourd'hui, elle est suivie par 2,5 millions de fans qui ne se lassent pas de ses clichés-anecdotes, ses récupérations dans lesquelles elle imite tour à tour Gigi Hadid, Beyoncé, Kendall Jenner, Bella Hadid, Kim Kardashian, Miranda Kerr ou encore Gisele Bündchen, exactement telles qu'elles paraissent sur des photos postées sur leur compte Instagram. Parmi ses fans, on compte aujourd'hui Robbie Williams, Ashton Kutcher, George Takei, Cindy Crawford et même Kris Jenner.

Cette petite blague entre amis est devenue un véritable phénomène sur

les réseaux sociaux. Barber se moque gentiment des autres et d'elle-même. Pas de cynisme, de jalousie ou d'ironie. Pas de méchanceté. Juste de l'humour auquel de nombreuses femmes s'identifient. « Les gens prennent tout ça trop au sérieux, ils sont obsédés par les célébrités, les gens riches, les privilégiés et les blogueurs qui, tous, pensent qu'ils font des choses normales. Mais Kim Kardashian qui pose sur un tas de saletés, qui fait vraiment ça dans la vie ? » avait-elle déclaré au *Daily Mail Australia*.

Enceinte, en train de donner le biberon, de se raser les aisselles, en voiture, faisant du sport, en plein baiser langoureux avec son (très beau) mari Maori, les imitations de Celeste Barber continuent de faire rire aux larmes ses très nombreux aficionados. Et on en redemande. Au quotidien.



Celeste Barber en Beyoncé, à l'occasion du 4th of July. Capture d'écran de son compte Instagram.

PENDANT CE TEMPS, AILLEURS...

## Le 4 octobre 1957, un « bip-bip » lançait la conquête de l'espace

Soixante ans après, le satellite Sputnik raconté par ses créateurs.

« Bip-bip... » Capté par les radios du monde entier, ce son émis il y a 60 ans par Sputnik lançait la conquête spatiale. Pour ses créateurs soviétiques, il mettait fin à un contre-la-montre, le premier d'une longue série sur fond de guerre froide.

À 84 ans, l'ingénieur Édouard Bolotov se souvient avoir caressé la fusée portant l'engin de métal de 58 centimètres de diamètre. Quelques heures plus tard, à 22h28 (heure de Moscou), le 4 octobre 1957, le premier satellite artificiel décollait et permettait à l'URSS d'afficher sa puissance militaire. Après ce lancement, Édouard Bolotov et ses collègues sont rentrés à leur foyer pour fêter cette « victoire ». « On a trouvé de l'alcool qu'on utilisait à l'époque comme combustible pour les automobiles », raconte-t-il.

Car ce succès, le premier de l'industrie spatiale soviétique, n'était pas gagné d'avance. Il doit beaucoup aux savants allemands emmenés en URSS à la fin de la Seconde Guerre mondiale et à leurs fusées V2, missiles lancés principalement contre la Grande-Bretagne. Sergueï Korolev, un rescapé du goulag soviétique considéré comme le père du secteur spatial soviétique, « retravaille les fragments des fusées V2 ramenés d'Allemagne », raconte aujourd'hui Nikolai Chiganov, âgé de 97 ans, l'un des créateurs de la fusée R7 qui mettra en orbite le premier Sputnik en 1957. Ce dernier était alors chargé de composer un alliage d'aluminium à souder spécialement pour le nouveau lanceur. Korolev rêve de partir à la conquête de

l'espace, mais en pleine guerre froide le temps presse : un des principaux ingénieurs allemands, Wernher von Braun, travaille déjà dans le camp ennemi, chez les Américains. « Le bureau de Korolev doit ainsi créer le plus rapidement possible un missile intercontinental capable de transporter la bombe H vers n'importe quel point de la planète », raconte encore Nikolai Chiganov.

Après trois ans de travaux et trois accidents, le quatrième R7 – lancé depuis un nouveau centre de lancement au Kazakhstan, futur cosmodrome Baïkonour – atteint sa cible sur la presqu'île du Kamtchatka, dans l'Extrême-Orient russe, en août 1957. Mais la tête du missile brûle.

Point minuscule

Construire une nouvelle tête de missile prendrait six mois, mais les Soviétiques sont pressés : les États-Unis ont l'intention de lancer un satellite à l'occasion de l'année internationale de la géophysique, en 1958. Korolev propose alors de construire un satellite plus simple : deux hémisphères, un émetteur radio, des antennes et un système d'alimentation. En deux mois, l'engin de 83,6 kilogrammes est prêt.

Mais Nikolai Chiganov n'apprend qu'à la radio le lancement réussi, le 4 octobre 1957 donc, du premier satellite artificiel de la Terre, effectué par ses collègues dans le plus grand secret depuis les steppes kazakhes. Un dimanche d'octobre, il réussit à aper-

cevoir un point minuscule qui brille dans le ciel. C'est le Sputnik-1, qui fait le tour de la Terre en près de 96 minutes. Son collègue Édouard Bolotov a eu plus de chance. Chargé du contrôle de la trajectoire de la fusée R7, il a visionné son départ depuis son poste du centre de lancement. La veille, avec deux autres jeunes ingénieurs, Édouard Bolotov, qui avait à l'époque 24 ans, réussit à pénétrer dans le hangar où l'engin attend les derniers préparatifs. « Conscients de notre mission, la première de l'histoire de l'humanité, nous avons caressé (la fusée) et même laissé nos signatures, au crayon », se souvient le vieil homme au sourire encore jeune.

Le soir du 4 octobre 1957, Édouard Bolotov reçoit l'ordre de venir immédiatement au centre. Toute l'opération est secrète, mais des dizaines de personnes – des proches de ses collègues – se dirigent déjà vers le fleuve Syr Daria pour observer le lancement. À 22h28, à travers l'embrasure de son poste, il voit la fusée sortir lentement de sa fosse, presque s'arrêter quelques instants, puis décoller dans un rugissement. « À une altitude de 40 kilomètres, la fusée, avec ses quatre moteurs latéraux, formait une sorte de croix dans le ciel nocturne, avant de disparaître », se souvient-il. Ce n'est que vers 3 heures du matin, le 5 octobre, qu'il apprend de ses supérieurs que le premier satellite artificiel a bien été placé en orbite de la Terre.

Marina LAPENKOVA/AFP